

chose près, à l'Amérique ce que Paris est à l'Europe. Celui qui ne brille pas dans une de ces deux villes n'est rien ; et enfin, pour être parlant il faut briller dans les deux. Après avoir été couronné par l'Académie des Sciences de Paris, il faut l'être par la société littéraire de Québec. En effet je vous le demande, après avoir obtenu les applaudissements des Guizot, des Arago, des Lamartine, et tant d'autres hommes illustres qui occupent les fauteuils de l'Académie de Paris, comment peut-on se passer de ceux du savant, de l'illustre chef sauvage Robert Symes, qui occupe si modestement une des chaises (de bois sans doute) de la société littéraire de Québec. Impossible ! Impossible !

Quand je dis que notre ville est la capitale des arts et des sciences, je n'ignore pas qu'il me faudrait donner de fortes preuves pour être cru, car je ne le serai jamais sur ma simple parole. Par exemple, croyez-vous qu'on m'aurait cru lorsque j'ai dit qu'il était nécessaire de passer le rabot sur la déclama- tion des élèves du séminaire de Québec, si le vénérable Evêque de Nancy n'était pas venu appuyer de sa parole l'idée d'un apprenti. Non, par diéu, on ne l'aurait pas fait, et pourtant je disais la vérité. Ah ! oui, la vérité, souvent on la tient et on la cherche encore. Mais bah !

C'est rien qu'ça, on verra, on verra ! !

D'abord, septembre nous a amené les courses et toutes leurs scènes grotesques. C'est une époque de fête, que les courses, pour la population de nos faubourgs qui n'a rarement l'occasion de s'amuser. On s'y prépare une semaine, quelquefois deux, d'avance ; le mari escamote, sur sa paie du samedi une petite somme, à sa femme, pour aller la dépenser dans une tente ; la jeune fille prépare une belle robe pour y aller avec son cavalier, qui, lui, à le soin, afin de faire l'amoureux généreux, de garnir sa poche de bons sous, pour acheter les pommes, les biscuits, les bâtons de sucre de candi et les palettes de gomme qui doivent aller, pêle-mêle, emplit le mouchoir de poche de sa blonde comme il l'appelle quoique souvent elle soit, brune, noire ou rouge ; la femme de ménage, remet son lavage et son repassage à une autre semaine, tout en reprochant à son mari de perdre deux demi-journées pour aller flâner et dépenser son argent sur la plaine ; et enfin il n'y a pas jusqu'au gamin qui ne vole des sous à ses parents pour y acheter des *nananies* ou bien fumer des cigares à la cannelle. Et, le jour arrivé, tout ce monde s'en va sautant les clôtures, franchissant les fossés, risquant mille fois d'être écrasé par les voitures qui se croisent en tous sens, avant d'être arrivé sur le terrain des courses, où le plaisir l'attend.

Quant à moi, qui n'ai point la sottise prétention de vouloir faire de la philosophie, je m'y suis rendu les deux jours. J'ai pu admirer sur mon chemin le colossal monument qu'on a élevé à la place où Wolf rendit le dernier soupir, et je pensai à la générosité de ces bretons qui dépensent de belles sommes pour faire courir des chevaux, tandis qu'ils se contentent de trois ou quatre pauvres petites pierres pour rappeler la mémoire du héros qui leur assura la possession de ce pays.

Comme toujours, le chapitre le plus intéressant de ces deux jours, est celui des accidents. Un cheval s'est tué à la première course, ce qui causa un grand émoi parmi les parlians, du gouvernement, et plusieurs disaient : Que va devenir Poulet Thomson dans le Haut-Canada ? La question était bien naturelle puisque le *Humbag* venait de se tuer. On peut se vanter d'avoir les plus habiles Jockeys du monde... pour mal faire ; car outre ceux qui prirent part à la course du *Merchant's plate*, où l'on put les voir s'y prendre jusqu'à six fois